

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 43

Artikel: Lo bouébo à Poutet
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rons, et le matin au grand jour, dans chaque maison, la bande était complète.

Il m'en souvient comme si c'était hier de notre bande, la bande au vieux juge Byrde. Il y avait d'abord les inamovibles : leur vieux de Montbovon : le père Javier et sa femme, la Séverine. Impossible d'imaginer les vendanges chez le juge Byrde sans le père Javier et la Séverine. Ils faisaient partie de la maison, connaissaient les bornes des vignes mieux que le maître et défendaient ses intérêts avec acharnement. Ils amenaient ordinairement avec eux toute une ribandée de jeunes Dzoettes aux yeux noirs, à la langue leste, fraîches comme des fraises, et méchantes avec les garçons... comme on ne l'est que par là-haut.

Il y avait ensuite le grand François, un Valaisan fort comme quatre hommes, qui prenait toujours les besognes les plus difficiles, chargeait sur son dos une brante pleine sans l'aide de personne, et trouvait toujours un bon mot pour détendre la situation quand par hasard cela se gâtait.

Il y avait aussi le vieux Jacot, un naturel de Niederbipp ou de Zollikofen, qui, depuis trente ans qu'il faisait des vignes chez les Welches, n'avait jamais pu apprendre le français. Il avait une particularité : une haine profonde pour... devinez?... pour les Allemands. D'où cela venait-il ? Mystère, mais quand il avait dit à quelqu'un : « Tiabie d'Allemand ! » il avait tout dit, c'était le bout de son rouleau, la suprême injure !

Il y avait l'Antoine, un garçon de Rougemont, à la grosse tête carrée couverte de frisons roux, qui le faisaient ressembler à un jeune taureau de bonne race. Il jurait toujours par grand diable, au grand scandale de la vieille Séverine, et ne connaissait pas de bonheur plus grand que d'embrasser les filles.

Il y avait la petite Marie, une Valaisanne, leste comme une souris, fine comme une chèvre, qui faisait le désespoir des brantards parce qu'elle ne laissait jamais le moindre grappillon.

Ah ! quelle bande que la bande au vieux juge Byrde, et que de vaillantes elle fit, par les raisses du Châtelard ou de Pallens ; que de rires et de chansons elle égrena le long des grands chemins !

Le matin, cela allait encore. Il faisait frais : les souches laissaient tomber leur rosée sur les mains ; les cotillons des vendangeuses étaient trempés ; les brantards n'avaient encore fait que de timides caresses à la barille, on était calme. Personne n'ouvrait la bouche, sauf peut-être la Séverine qui morigénait son troupeau de poussins.

— Mariette, tâche de ramasser les graines dernier toi. Crois-tu peut-être que c'est avec les manches qu'on fait le vin. — Et toi, Phrosine, tu feras voir attention à ta conduite ; tu crois que je t'ai pas vue hier laisser des grappillons par exprès pour te faire remoler par l'Antoine. Fi la dévergondée ! Un inguenaud, encore ! Attends seulement que je le dise à monsieur le curé ! — Dépêche-te voir un peu, la grosse Caton, tu es toujours à la queue. On dirait que le maître nous nourrit pou ne rien faire.

Mais, l'après-midi, quand le soleil se faisait chaud, que le travail pressait et qu'on buvait une goutte à chaque brantée pour se donner du courage, alors la fête commençait.

L'Antoine, d'un air sournois, s'en venait faire sa tournée derrière chaque vendangeuse et trouvait toujours des grappillons tant qu'il en voulait. Quelles remolées, mes amis ! Toutes y passaient, même la vieille Séverine qui murmurait bien à mi-voix : « Té pringé-pi por on fou ! » mais qui se laissait faire sans trop rechigner.

L'Antoine avait toujours soin, du reste, de

commencer par elle et de se rincer le bec après par les jeunes.

Il n'était pas le seul à prendre goût au jeu. Tous s'en mêlaient : le vieux Jacob, lui-même, avait des revenez-y.

— Hé, la grosse Caton, criait-il triomphant, regardez voir ce qu'on trouve derrière vous ?

— C'est pas vrai, disait la Caton ; c'est dans les rangs à la Phrosine.

— Potz-tusig, je vais bien vous montrer si c'est dans les rangs à la Phrosine. Amenez voir ce bec.

— Approchez pas, criait la Caton, ou je vous épèle un œil avec ma serpette.

— Allons, Jacob, si vous payez pas ça, vous êtes pas un homme.

Et Jacob, ainsi mis au défi, faisait ses préparatifs. Il commençait par sortir sa chique, s'essuyait la bouche d'un revers de la main et, plein d'un feu sacré, s'élançait à l'assaut. La Caton, un échalas d'une main, poussait des cris de putois, tant et si bien que de tous côtés, dans les vignes d'alentour, on voyait se lever des têtes curieuses.

— Allez, Jacob, te laisse pas faire, criaient les uns ! — Tape seulement, Caton, criaient les autres !...

— Aque ! est-ce pas bientôt bon, ces manières, disait à la fin la vieille Séverine. Ma pauvre fille, il y en a tant d'autres qui en seraient mortes. Si c'était l'Antoine, tu ferais pas tant de chimagries.

De temps en temps, le vieux juge Byrde venait voir ce qu'on faisait.

Les rires s'arrêtaient un moment, parce qu'on le respectait.

— Eh ! bien, mes enfants, cela avance-t-il ? Est-elle belle, la vendange ?

— Pour sûr, monsieur le juge, mettez voir votre main dans la brante ; sentez voir comme elle pedze.

Monsieur le juge Byrde mettait le bout des doigts dans la brantée, picotait quelques raisins, ne dédaignait pas à l'occasion de payer un grappillon sur une joue rose et s'en allait tout doucement.

— Allons, mes enfants, amusez-vous seulement. Il faut rire quand on est jeune, surtout quand on a une aussi belle récolte. Pourvu que l'ouvrage se fasse !...

Ah ! les belles vendanges d'autrefois : les retours à la maison, le dernier jour, derrière la bossette enguirlandée, chacun avec sa chacune au bras, tous barbouillés de jus de raisin jusqu'au bout du nez, mais tous heureux comme des rois ; les tournées de pressoir, le soir, et les histoires savoureuses, tandis que la palanche de chêne tournait en grinçant, que le moût pleurait dans la cuve ; les bons sommeils des vingt ans sur la pailasse de feuilles de maïs qui criait au moindre mouvement et où il faisait si bon étendre ses membres lassés ; les baisers donnés et... reçus, pris et rendus ; ces bonnes journées de saines fatigues, de joyeux travail,.... que tout cela est loin, loin !....

PIERRE D'ANTAN.

Les meurons.

Je flânais il y a huit jours au pied de la tour de Gourze, entre le Signal de Grandvaux et le lac de Bret, dans cette région charmante où finit le vignoble et où commencent les grandes forêts du Jorat. Il y a là une série de minuscules vallons, avec des fermes solitaires enfouies sous les vergers. Les chemins qui y mènent sont délicieusement malaisés ; les cyclistes les ignorent et les automobiles s'y risquent encore moins. A chaque tournant, le paysage change et vous ménage de nouvelles surprises. On voit bien d'où partent ces petites voies serpentantes, mais on ne sait où elles mènent ; elles sont l'idéal pour le promeneur

qui fuit les grandes routes et ne demande qu'à s'égarer un peu.

Du bord d'un de ces chemins, à la lisière d'un bouquet de pins, je dominais les vignes du hameau de Chenaux, au-dessus de Cully. On était là en pleine vendange, comme partout à la ronde, au reste. Et comme un inquiétant rideau grisâtre, derrière lequel disparaissait le Jura, s'avancait de l'ouest à l'est, on se hâtait, de crainte d'être pris par la pluie. Aussi était-ce entre les souches un spectacle plein de vie. Mais si les vigneronniers affairés se figuraient qu'ils étaient seuls à vendanger, à ce moment-là, ils se trompaient fort.

Au-dessus de leurs têtes, plus haut que les dernières vignes et que les prairies qui les dominent, le long des sapinières, on récoltait aussi les fruits de l'automne. Les vendangeurs étaient une bande de jeunes citadins, ayant comme raisins les mûres sauvages et se servant de leur bouche en guise de paniers, de seilles, de brantes, de tines et de bossettes. Il fallait voir avec quelle diligence eux aussi travaillaient. D'un buisson à l'autre, c'était un incessant chassé-croisé et des manœuvres savantes pour pénétrer dans les fourrés sans se meurtrir aux épines et pour abaisser à la portée des plus petits les tiges qui se dressent, s'arquent, se renversent et s'enchevêtrent à qui mieux mieux.

Sachant par expérience que les « meurons » ne sont pas tous également savoureux, qu'il en est de rabougris et de secs, de fades, de gros et de juteux, de semblables à la framboise pour le parfum, les jeunes vendangeurs des bois s'en tenaient aux espèces les meilleures. Et rien qu'à voir la teinte blanchâtre ou verdâtre du dessous des feuilles, ils jugeaient de tout loin de la qualité des fruits.

On dit que la vendange — la vraie — devient de plus en plus triste. Elle diffère fort en ce cas de celle à laquelle se livraient, à l'orée du bois, les moutards de la ville. A les observer, je jouissais moi-même comme un écolier en vacances. Leur fertile imagination faisait de leurs ronceraires les plus beaux vignobles de la terre, et c'étaient des cris de triomphe chaque fois qu'ils avaient déniché un rameau fleurant sous le poids des grappes noires.

Les baies de la vigne n'ont pas les épines des baies de la forêt, mais elles ne peuvent plus vivre sans être vitriolées ; et puis, n'y touche pas qui veut. Quand on n'a pas seize ans et qu'on ne possède pas un seul cep, je comprends qu'on s'écrie comme mes petits vendangeurs sylvestres : « Vivent les meurons ! »

V. F.

Lo bouébo à Poutet.

Lo bouébo à Gédéon Poutet, lo Marque, étai on gros bobet et on patifou à quoui l'arai étai prao ézi dè fèrè eincraire que lè petits z'einfants vignont dein dâi tiudrès àobin que lè pétubliès sont dâi falots-tempêtes. Que volliâivo, tsacon ne s'est pas fè ; l'étai venu ào mondo dinse et, por cein, terivè dâo côté dè sa mère, qu'étai assebin 'na grossa niôka que totès lè fennès eimbaraguinâvant et coufiennâvant, sai ào for, sai vai lo borné.

Lo bouébo, don lo Marque, étai adé lo der-rai à l'écoula, kâ n'y avai pas moian dè lâi fèrè recordâ oquie bin adrai ; lo père avai bio lâi fèrè réssi totès lè nés sè z'aleçons pè l'hotò, rein lâi fasâi, l'avai vito totè dèperdu et quand lo régent le récitâvè, n'ein savâ pas pi-petta, kâ rein ne poai lâi eintrâ dein la boula, tot verivè déveron. Po bin derè, l'avai na teta asse dura que clia à cé gaillâ que sè montrâvè à la comédie à Branon Bédâ qu'est venia pè Lozena y'a on part dè senannès, vo sèdès ? cé coo que sè boutâvè on pavé su la tita et que sè fasâi roilli dessus avoué on batèran, sein que la tita sè frézi.

Aò catsimo, lo Marque ètài lo mim'affère, dè bio savài ! lo gaillà n'è r'èpondài au menistre que d'ài bêtises que d'ài z'autro lài subliiàvnt du pè derrai lè bancs

Lo menistre avài ètè on pou su lo balan po lo reinvouyi d'on an, mà quand l'ài eut prò sondzi sè de : « Petètrè que dein on an va ètrè onco dou iadzo pe bitè, vò atant lo reçaidrè tot d'on teimps po s'èin débarratsi, kà la bétanie ne sé garè pas asse rudo et asse vito qu'on cassin à n'on dai àobin on eindzalire àò gros ertet : l'est 'na maladi que lè maidzo ne piovont pas t'ia po cein que l'a trào dè microbes, et dè tot cròuio !

On iadzo, que l'ètient àò catsimo, lo menistre lè r'ècitavè lè z'ons après lè z'autro et quand s'est venu lo tor dào Marque, lài fà :

— Dis-mè vai, Poutet, quand on s'est bin conduit dein stu mondo, et qu'on a fé dào too à nion, io va t-on après sa mort ?

Ma fài, lo Marque, que s'ètài levà, resta tot motset et guegnivè decé delé po vaire se on camarado ne lài soelièrài petètrè pas cein que faillai derè ; adon, lo menistre, quand vè cein, coudia lo boutà su lo tsemin po avài la reponça et lài fà :

— Ein Pa.... !

— Ein Panex ! monsu lo menistre ! lài repond l'autro, qu'avài oiu cein subliià pè derrai.

Vo z'arài faillu adon ourè lè recaffiès que l'ont fé 'na vouarba, pu, quand s'è sont zu remet, lo menistre lài redemandè :

— Et quand on s'est mau conduit, qu'on a fé lo bracaillon, io va-t-on ? Te d'ài savài mi cein derè, portant ?

Ma fài, c'ètài la mim'affère : motta ! n'èin savài rein !

— En En... ? lài dese adon lo menistre po lài ferè assebin avài la reponça.

— En Antagnes ! repond adon noutron patifon.

Stu iadzo, sè tegniont ti lo veintro àò catsimo, tant recaffiàvnt atant lè catétiumèno que lo menistre.

(Panex et Antagnes sont deux hameaux de la commune d'Ollon.)

Boutades.

M. et M^{me} G. avaient, l'autre soir, quelques amis à souper.

Le fils de la maison, un gentil bambin de six ans à la chevelure noire et frisée comme de l'astrakan, s'était installé sans crier gare sur les genoux de l'un des convives.

— Alors, Popol, tu as mis ton bonnet de fourrures aujourd'hui ? demande ce dernier en passant la main dans les cheveux de l'enfant.

A cette question, le garçonnet considère un moment le crâne luisant de son interlocuteur :

— Et toi... dis... tu as mis ton bonnet de peau ?

Au bon temps des milices cantonales.

Un chasseur de gauche se présente à l'inspection sans fusil.

— Alors, Berthoud, qu'est-ce que cela veut dire ? Où est votre fusil ? lui demande l'officier inspecteur.

— Oh ! bien, mon capitaine, j'ai un appartement si tellement humide que mon fusil s'était complètement rouillé. Quand j'ai voulu le nettoyer, y m'a fallu tant frotter et refrotter pour le faire reveni, qu'y n'est plus resté que le trou du canon.

La belle-mère de M. R. est malade.

— Mon ami, lui dit hier sa femme, j'ai de mauvaises nouvelles de maman à t'apprendre.

— Elle va mieux !

Au retour d'un voyage qu'il vient de faire dans le midi de la France, un de nos amis nous raconte cette amusante histoire :

Pris subitement d'un mal de dents à Lyon, il entre chez un dentiste, dit américain. Il y avait plusieurs personnes dans le salon d'attente et, dans l'espoir d'obtenir un tour de faveur, il fit passer sa carte au praticien, en ajoutant au crayon : « Je dois prendre le train dans une heure. »

Un valet l'introduisit aussitôt dans le cabinet, où il aperçut une dame renversée sur un fauteuil, une vessie en caoutchouc sous le menton.

— Entrez, docteur ! dit le dentiste avec un clignement d'yeux. Notre ami pensa que le titre de docteur ne lui était donné que pour justifier la faveur dont il était l'objet. Il s'assit.

La femme fut endormie et le dentiste procéda à l'extraction d'une incisive.

— Je vais vous prendre de suite, dit alors le dentiste. C'est bien le moins que je puisse faire pour vous.

— Comment cela ?

— C'est qu'il y a beaucoup de gens, de femmes surtout, qui ne consentent à se laisser endormir qu'en présence d'un médecin. Je fais alors entrer un client quelconque que j'appelle « docteur », et je compte 20 francs de plus sur la note.

Mme R..., recevant une visite avec laquelle elle aura à s'entretenir longuement, sonne sa femme de chambre :

— Joséphine, je n'y suis pour personne, entendez-vous ! Si l'on me demande, choisissez n'importe quel prétexte, mais ne laissez pas entrer.

Quelques heures plus tard, se trouvant seule :

— Est-il venu quelqu'un, Joséphine ? il m'a semblé entendre sonner.

— En effet, c'était le médecin de madame.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que madame était très malade et qu'elle ne pouvait pas le recevoir.

A propos d'un incendie :

« Dans ces sinistres, il faut procéder avec le plus grand ordre. Par conséquent, on sauvera d'abord :

Les enfants, qui sont l'avenir ;

Les femmes, qui sont le présent ;

Les vieillards, qui sont l'expérience ; puis les meubles.

Et, si on a le temps, les collatéraux et les belles-mères.

Le conseil n'est pas de nous, nous tenons à le dire, afin de ne pas recevoir cent lettres indignées. »

Invité à déjeuner chez un ami, nous y avons recueilli un joli mot d'enfant. La conversation s'anima à tel point pendant quelques instants qu'on oublia complètement une superbe omelette soufflée qui crépitait au milieu de la table en s'affaissant de plus en plus. La petite Lili, seule, était au désespoir. Se tournant vers sa mère, elle lui cria : « Maman, maman, dépêchons-nous, voilà que l'omelette se mange toute seule ! »

De quel pays est votre femme ? demandions-nous l'autre jour à un cordonnier, natif de Berlin :

— Mon phane, il est gomme moi, c'est une Berlinoise.

Recette. — On peut guérir le rhume de cerveau, affirme le Dr Guérin, en lotionnant et en frictionnant le haut de la tête et le front jusqu'à la racine du nez avec un linge imbibé d'eau de lavande. Il importe d'agir aussitôt qu'on se sent atteint.

L'Almanach du Conteur. — Les demandes continuent ; chaque jour nous en apportons de nouvelles, pour un exemplaire, pour deux, pour trois ou même davantage. C'est là, certes, un encouragement bien précieux et qui nous permet de croire que nous n'aurons pas à regretter d'avoir risqué l'entreprise. Les lecteurs de l'*Almanach* seront-ils aussi bien partagés ? Ah ! voilà ce qu'il nous est difficile de dire à présent. Nous faisons notre possible pour cela et nous espérons y réussir. Si nous n'y parvenons pas complètement, on voudra bien ne pas oublier qu'il s'agit d'un commencement, qu'il faut faire la part de l'inexpérience et laisser une marge aux améliorations futures.

« Et maintenant, nous demande-t-on de tous côtés, quand paraîtra-t-il votre *Almanach* ? Il y a belle lune qu'est apparu l'*Almanach du Léman*. Le *Messenger* *boiteux* et le *Bon Messenger* nous arrivent à l'instant. Le *Conteur* attend-il le retour des hirondelles pour nous présenter son *Almanach* ? »

Rassurez-vous, l'*Almanach du Conteur* sera là à temps voulu. Il eût désiré être un des premiers à votre porte ; il n'a pas tenu à notre bonne volonté qu'il en fût ainsi. Diverses circonstances imprévues nous ont retardé dans l'exécution de nos projets. Encore un peu de patience, s. v. p.

Quelques places pour des annonces sont encore disponibles ; mais, qu'on se hâte.

Récitals Scheler. — Le second récital a été donné mardi devant un auditoire plus nombreux encore que celui du premier. M. Scheler fait boules de neige. A la troisième séance, il y aura plus de monde encore ; à la quatrième, on refusera des places et, à la cinquième, M. Scheler annoncera à ses auditeurs que, pour répondre aux demandes de nombreuses personnes qui n'ont pu l'entendre, il se voit obligé d'organiser une nouvelle série de récitals. Alors, dès le début de cette seconde série, la salle sera comble.

Barnum littéraire et Kursaal miniature sont les noms de deux attractions de la vente des 5 et 6 novembre, en faveur des *Colonies de vacances*, des *Cuisines scolaires* et de la *Solidarité*. La première de ces attractions sera montée par *Belles-Lettres* ; la seconde, entreprise de quelques amateurs, comprendra, entr'autres, un orchestre très original. Toutes deux auront grand succès. Autant de gagné pour les petits déshérités !

THÉÂTRE. — Mardi dernier, représentation populaire. Il y avait foule naturellement. La réduction de prix imposée à notre directeur, en faveur des personnes qui n'ont pas eu un bon numéro à la loterie du destin, paraît surtout profiter à celles qui n'ont guère besoin de cette faveur. Il est regrettable que les véritables intéressés n'aient pas de leurs droits. — Jeudi, *Nos bons villageois*, l'amusante comédie de Sardou, a été fort bien interprétée. Très belle salle qui a copieusement manifesté sa satisfaction. La saison est définitivement en bon chemin. Nous en sommes très heureux. — Demain, dimanche, à 8 heures, *Le Maître de Forges* et *Le Sursis* ; 8 actes en tout. Succès certain.

Mardi 28 courant, la **Tournée Baret** — une des meilleures — nous donnera avec M. *Paul Mouret* et M^{lle} *Lerou*, **Britannicus**, tragédie en 7 actes, et **Les Plaideurs**, comédie en 3 actes ; toutes deux de Racine, on le sait.

KURSAAL. — A Bel-Air, le succès continue. Vendredi ont débuté **Tolly Velia**, acrobates excentriques, et **Redonnet**, le célèbre tireur algérien. Deux choses à voir. **La famille Minella**, acrobates aux chaînes d'argent, a vraiment toutes les faveurs du public et doit, pour répondre aux demandes, prolonger son séjour. — Dernière représentation de l'amusante farce, **Une belle-mère en cage**. — Demain, dimanche, à 3 h., *Matinée*

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

VIN DE VILLENEUVE 1887

A vendre d'occasion un certain nombre de bouteilles de vin de Villeneuve 1887, excellente qualité. S'adresser au bureau du journal, rue de la Louve, 1.

L'éditeur : Imprimerie Guilloud-Howard.